

Mesdames, messieurs bonjour je m'excuse de vous déranger pendant votre voyage. Je m'appelle Augustin, j'ai vingt et sept ans, je suis sans ressources, je me tourne vers vous fierté mise de côté pour solliciter votre aide. Je sais que nous sommes nombreux à faire appel à votre générosité mais je voudrais juste pouvoir manger un petit repas chaud et rester propre. Si vous n'avez pas une pièce ou un ticket restaurant à me donner faites moi juste un petit sourire car cela me fera plaisir. Je vous remercie d'avance.

J'avais appris par cœur ces phrases. En me voyant les répéter geste à l'appui, j'avais l'air d'un artiste comique se préparant à entrer en scène. Cela avait l'air simple, il suffisait juste de se mettre au fond d'un wagon de métro et de répéter à haute voix ces phrases pour susciter de la compassion chez les voyageurs. Avant je critiquais les personnes qui le faisaient, je les accusais d'avoir choisi la facilité au lieu d'aller travailler comme tout le monde. Aujourd'hui c'est à moi de le faire et je me rends compte que c'est tout aussi difficile que travailler trente et neuf heures par semaine avec un chef derrière le cul. Pour tout dire, faire la manche est un métier comme un autre sauf que cette fois, il faut aussi affronter le regard des autres et même perdre son honneur. Je décidais après de multiples hésitations de passer à l'action. Il est seize heures sur la ligne neuf du métro que j'avais expressément choisi pour sa fréquentation touristique, je rappelle que c'est la ligne qui mène vers la Tour Eiffel et vers les Champs Elysées. Les touristes sont souvent de très bons donateurs. La ligne neuf c'est aussi celle où, je risquais le moins de rencontrer

quelqu'un qui me connaisse parce que moins fréquentée par les personnes de mon milieu.

J'aurais été gêné d'être reconnu car chez nous les africains le bouche à oreille fonctionne à merveille.

Je le voyais arriver du fond sombre du tunnel, avec ces phares allumés, il me faisait penser à une bête sauvage, à un lynx exactement et je sentis en moi une subite montée d'adrénaline.

Après hésitation, je le pris juste avant la fin du signal sonore, je vis alors tous les regards braqués sur moi, comme si tout ce petit monde savait ce que j'étais venu faire.

Intimidé, je décidais de prendre place comme tous les voyageurs, la tête baissée, les yeux fixés sur mes mains sèches et abîmées, je m'en voulais de m'être dégonflé. Je levais la tête quelques minutes plus tard et regardais un peu autour de moi. Il y avait un monsieur très correctement habillé qui était assis à côté de moi, il avait l'air de chercher à me croiser du regard et quand cela fut fait, il se produisit quelque chose de bizarre dans ma tête et je continuais à le regarder sans sourciller. J'étais persuadé de le connaître, de l'avoir déjà vu, je ne savais plus où mais ce visage rond et imberbe ne m'était pas inconnu. Je décidais de faire le premier pas et de lui dire.

Bonjour, je crois que je vous connais, je vous ai déjà vu.

Sûrement me répond-t-il très gentiment en me tendant sa main que je serrais très délicatement par crainte de la lui abîmer car elle était douce comme de la soie. Jamais je n'avais serré pareille main. Ce n'était sûrement pas une main d'ouvrier, ce devait être une main de parfumeur me disais-je. Je pensais à Yves Saint Laurent ou à Karl Lagerfeld mais ce n'était ni l'un ni l'autre. Je me disais que celui là en plus d'avoir des mains de parfumeur avait une

tête de saint. Ah oui, je sais, j'ai trouvé. Vous êtes Monseigneur Lustiger ! lui dis-je avec certitude.

Vous avez presque trouvé je suis Monseigneur Gaillot, rectifia t-il.

Il me demanda d'une voix douce et calme si ça va. Je répondis que oui mais que c'est difficile parfois et que grâce à Dieu j'arrive à survivre. Il me fit alors un grand sourire qui me fit grandement plaisir, je voyais qu'il avait l'air d'être content de m'entendre parler de Dieu. J'étais content de le voir, je l'aimais, il me rassurait, j'avais pour une fois envi de me confesser.

Pour me donner de l'importance je lui dis Monseigneur j'ai écrit un livre. Tu seras un grand écrivain. Reprit-il, pour m'encourager.

Il descendit à la station Miromesnil et m'adresse une nouvelle fois un sourire qui restera à Jamais gravé dans ma mémoire.

Je descends quant à moi à la station Franklin Roosevelt. A me voir avec mes vieux baskets et mon jean usé, on se demanderait ce que j'étais venu faire dans ce quartier huppé des Champs Elysées avec ces boutiques et magasins de luxe. J'étais une racaille au milieu de ces gens pour la plupart élégamment habillé. Il y avait une Dame très jolie en train de tapoter sur son ordinateur portable posé sur une belle voiture décapotable. Je la regardais sans oser m'approcher car elle pourrait me prendre pour un voleur.

En ces instants j'étais un homme heureux malgré cette flagrante différence de classe sociale. J'étais sûrement plus heureux que les propriétaires de ces Rolls-Royce ou de ces Harley qui bordent l'avenue des Champs Elysées, très fort des encouragements de Monseigneur Gaillot, je me voyais écrivain, je me disais que grâce à mes livres, je sortirais de la galère. Je pensais prétentieusement au prix Nobel de littérature. Je me disais que mes écrits pourraient inspirer un réalisateur qui voudra en faire un film et moi empocher

les droits d'auteurs. Je me voyais inviter à des émissions littéraires et je porterais comme Patrick Poivre d'Arvor un costume de grandes marques et de jolies chaussures comme celle que je vois dans ces vitrines.

Je marchais ainsi des Kilomètres à rêvasser, je taxais de temps à autre une cigarette aux personnes que je croisais je n'oubliais surtout pas mes objets favoris, les horodateurs. A chaque fois que j'en voyais un, je mettais mon index dans la partie retour monnaie dans l'espoir de trouver une petite pièce. Je fais aussi les distributeurs de boissons, je balaye aussi du regard les rebords de trottoirs où il m'arrive parfois de trouver des portes monnaies, bijoux ou téléphone portable. Je comptais sur la distraction des touristes pour oublier un sac dans lequel je trouverais des dollars, du yen, ou tout simplement de l'Euro. Je suis d'une grande vigilance.

Je sentais que je me parlais tout seul c'est un peu comme si cette voix n'était pas la mienne je décidais d'être plus attentif et je me rendais compte que je parlais à Dieu. Je lui demandais pourquoi étais-je si malheureux, pourquoi j'avais la poisse. Je lui demandais pourquoi tous ces hommes et femmes devaient ils être mieux que moi qui le priais sans cesse. Je lui demandais alors si c'est ma façon de lui prier qui ne lui plait pas et que si c'est le cas qu'il me montre la vraie façon de le faire. Je traversais ainsi Paris toujours en balayant du regard les coins et les recoins du seizième, huitième, je terminais ma traversée par le vingtième arrondissement. Je tombais par hasard sur la rue du repos. C'était la canicule sur Paris et curieusement il sortait du fond de cette rue un vent frais et reposant. Cette rue m'attirait par son nom, je la longeais et elle me mena au Cimetière Père Lachaise. Je restais de longues minutes dans cette rue qui porte bien son nom à regarder les sépultures. J'avais envi moi aussi de me reposer comme ces gens qui occupent ce cimetière. Je voulais

juste une petite place avec mon nom marqué sur une plaque en marbre. J'en avais vu une sur l'une des vitrines de ces marbreries qui longent la rue du repos et sur laquelle on pourra lire « ici repose un Kaw man » je rentrais ensuite chez moi fatigué par la marche. Je pris une douche et après un repas frugal je repris avec courage mes manuscrits. J'ai retrouvé grâce à l'écriture l'envie de vivre, je me considérais comme un patron qui travaille à son compte. Je ne voulais plus de ces missions d'intérim qui ne durent jamais longtemps. De toute façon je ne veux plus balayer les chantiers, porter la caisse à outil ou lécher les bottes du chef afin qu'il me prolonge ma mission.

C'est décidé, maintenant si on me demande ce que je fais dans la vie, je répondrais écrivain même si on n'a jamais vu mes livres dans les bibliothèques.

Je noircissais avec insouciance les feuilles de papier avec toutes ces histoires qui me venaient à l'esprit. J'étais étonné de voir la facilité avec laquelle mon stylo glissait sur ces feuilles et en même temps je me disais qu'elles pouvaient finir dans les incinérateurs de la ville de Paris. Je continuais à écrire tout en me disant qu'il y a des livres qui ne sont pas terribles et qui sont pourtant exposés dans les bibliothèques et donc pourquoi le Kaw man ne le serait il pas puisqu'il traite un sujet d'actualité, l'immigration. On me disait que beaucoup d'ouvrages sur ce thème avaient déjà été écrits, ce qui me ralentissait dans mon élan, mais je continuais à écrire tout en me disant que mon livre aura une toute autre saveur parce que écrit par un émigré s'appuyant sur un vécu.

Au Sénégal et comme partout en Afrique la crise économique est très fortement ressentie par les jeunes qui après les études se retrouvent à la rue sans travail et sans réelles occupations. Ils rêvent tous de partir vers la France,

devenir ainsi des Kaw man, c'est le nom qu'ils donnent à leurs confrères émigrés vers la France.

Parfois ce sont les parents qui après avoir travaillé les deux tiers de leur vie et qui se retrouvent à la retraite avec des enfants tous au chômage qui incitent ceux-ci à partir quitte à s'endetter lourdement. Ils montrent comme exemple le fils du voisin qui est parti il y a seulement deux ans et qui a construit une maison ou qui a acheté une voiture pour son père. Il arrive parfois que le propriétaire d'une de ces belles maisons ne soit qu'un vulgaire trafiquant de drogue. On trouve parfois des maisons d'une très rare beauté appartenant pour la plupart à des expatriés. Quant aux parents, ils ne se soucient même pas de l'origine des fonds que leur envoie leur Kaw man de fils.

Au vu de ces biens immobiliers, certains parents font le forcing pour envoyer leur enfant en Europe. Ils payent à des prix exorbitants ces intermédiaires qui par leur relation à l'ambassade de France facilitent l'obtention de visas, ce qui eut pour cause d'augmenter l'escroquerie au visa. Il y a ceux qui empruntent des chemins plus chaotiques en passant par le Maghreb et qui rejoignent ensuite dans des bateaux de fortune les côtes espagnoles ou italiennes, certains d'entre eux ne redonneront plus jamais de nouvelles. Ils meurent parfois noyés quand leur bateau chavire. Il y a aussi ceux qui finissent leur périple dans les bidonvilles du Maghreb sans pouvoir avancer ni retourner en arrière. Certains ne veulent pas rebrousser chemin par fierté et d'autres sont tout simplement des aventuriers purs et durs, prêts à attendre le temps qu'il faudra pour passer de l'autre côté de la méditerranée quitte à vivre de mendicité dans les rues du Maroc ou d'occuper des emplois très mal rémunérés afin de rassembler l'argent nécessaire pour payer les passeurs marocains. Il n'y a pas plus suceurs de sang que ces passeurs qui au mépris de la vie humaine font prendre des risques énormes à ces africains qui veulent absolument quitter leur pays ou il fait pourtant bon vivre. Les euro-

péens qui ont connu l’Afrique se demandent parfois pourquoi on veut tous partir sachant que nous avons un beau climat, un beau paysage et une vie moins chère. Ils se demandent ce que nous venons faire chez eux ou il fait froid tout le temps, chez eux ou les loyers coûtent extrêmement chers sans parler du transport et autres denrées alimentaires. Ils ont du mal à se défaire du stress que leur impose leur société, ils nous envient notre tranquillité, nôtre insouciance.

Un matin, c’était mon tour de tenter l’aventure le voyage avait été long et pénible car à la veille de mon départ mon père m’avait dit :

— Tu n’aurais pas dû mettre tout le quartier au courant de ton voyage, ce que tu ne sais pas c’est que certains candidats à l’émigration sont arrêtés à l’aéroport de Roissy et placés dans des centres de rétention jusqu’à leur expulsion sans même savoir à quoi ressemble Paris. Cet oiseau en ferraille qu’est l’avion ne m’épatait plus car j’avais l’esprit hanté par mon éventuelle expulsion. Pendant tout le trajet je me demandais ce que j’allais répondre quand mes copains me demanderont avec ironie si j’ai vu la Tour Eiffel. Fort heureusement il n’en était rien de tout ça, je pus passer la frontière sans difficulté. Je suis devenu un Kaw Man.

C’est Oncle Bassy qui était venu me chercher à l’aéroport. Il faisait nuit Paris était éclairé comme un sapin de Noël, les routes étaient belles et le taxi qui nous transportait était confortable, j’étais émerveillé. Le décor avait changé quand nous arrivâmes à Barbés dans le petit appartement sommairement meublé où ma mère m’accueillait avec des embrassades. Elle était rassurée de savoir que je n’ai eu aucune difficulté à sortir de l’aéroport.

Elle avait grillé des côtelettes d’agneau et des bananes frites pour fêter mon arrivée. Le réfrigérateur était rempli de yaourt fruité, fromage et de différentes sortes de bois-

son. J'étais heureux, je n'avais jamais eu autant de nourriture à ma disposition. Je gouttais avec gourmandise un peu à chacune de ces denrées et partit me coucher sur le canapé lit, le ventre prêt à exploser.

Ma première nuit à la goutte d'or fut marquée par un rêve. Je rêvais pendant toute cette nuit de la soirée d'adieu que mes amis avaient organisé pour moi chez mère Yama. Je revivais surtout le moment où je m'étais isolé avec Fatou, cette belle fille à la peau noire d'ébène et aux dents blanches comme le Kaolin. Je rêvais de la serrer dans mes bras de l'embrasser, je faisais glisser la paume de mes mains sur ses seins en forme de poire. Je me réveille ce matin là le caleçon humide, je compris que c'est parce que je lui faisais l'amour. Pour le puceau que j'étais, cela était une découverte. Après un bain et un petit déjeuner copieux ma mère m'invita à l'écouter attentivement. Mon fils tu es un grand garçon maintenant. Sur le coup je croyais qu'elle était au courant de mon rêve et je commençais à rougir mais elle finit sa phrase par ; je veux te voir faire preuve de maturité je t'ai amené ici pour que tu fasses des études ton père et moi comptons beaucoup sur toi. La seule façon de nous faire honneur c'est de bien travailler à l'école et obtenir des diplômes. Contrairement à tes amis restés là-bas tu as la chance d'être ici, c'est à toi de la saisir. Aussi, il ne faut plus que tu te bagarres, dans ce pays tout doit rester verbal si tu te mets à donner des coups de boule ou des crochets comme tu le faisais à Dakar, tu risques de me poser beaucoup de problème. Il est vrai que j'ai une réputation de bagarreur, on peut d'ailleurs remarquer sur mon visage les stigmates de mes multitudes aventures guerrières, cette réputation faisait dire à certains que je partais en France pour mourir.

J'étais touché parce que ma mère pleurait en me parlant, je promis alors de me tenir tranquille et de bien travailler à l'école. Je me sentais d'une motivation nouvelle et même prêt à pardonner celui qui me dira « nique ta